

Français littéraire et français populaire au Canada

Jean-Marie Laurence

Volume 41, numéro 4, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103799ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103799ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laurence, J.-M. (1974). Français littéraire et français populaire au Canada. *Assurances*, 41(4), 310–317. <https://doi.org/10.7202/1103799ar>

Français littéraire et français populaire au Canada¹

par

JEAN-MARIE LAURENCE

310

Il est bien difficile de distinguer langue et pensée, qui vivent en symbiose dans l'évolution de l'écriture. Et si le français écrit marque de très grands progrès au Canada, depuis vingt-cinq ans, nous le devons sans doute à de nombreux facteurs : diffusion de l'enseignement, diffusion du livre, avènement de la presse d'information, de la radio et de la télévision, multiplication des revues, qui ont permis aux écrivains et aux écrivains d'élargir le champ des idées et, partant, d'enrichir, de discipliner et d'affiner leurs moyens d'expression.

Robert Choquette ayant admirablement parlé de la langue des écrivains québécois d'aujourd'hui, je me contenterai de noter qu'il suffit de survoler la production littéraire du Canada depuis un quart de siècle pour constater qu'il n'est plus permis de mettre en doute l'existence de la littérature canadienne-française. Il suffit de lire un certain nombre de nos œuvres de bonne classe pour comprendre qu'il n'est plus question de suspecter la qualité de la langue qu'elles véhiculent. La critique française ne peut plus se permettre d'oublier notre apport au patrimoine francophone et les éditeurs de France ne se diminuent pas en honorant nos publications de leur prestige.

C'est ainsi que le roman canadien, à peu près confiné depuis ses origines à la vie paysanne, a brusquement déployé l'éventail de ses thèmes. Il aborde maintenant l'analyse psychologique des profondeurs, les préoccupations métaphysiques, l'analyse et l'observation sociales, le roman poétique,

¹ Texte de la communication présentée à la Biennale de la Francophonie à Dakar, le 4 décembre 1973. A nouveau, nous remercions la Société Radio-Canada de nous permettre de reproduire ce texte ici, à l'intention de nos lecteurs.

le roman symbolique, voire le nouveau-roman féru de démarche onirique. Nos poètes et nos romanciers ont appris à maîtriser les ressources et les finesses de la langue pour assortir la richesse de leur palette à leur nouvelle vision du monde.

Ils ont même atteint la pointe de la mode actuelle, qui tente de séduire le lecteur et de lui donner le vertige d'une fausse profondeur en l'éblouissant de voltiges et d'acrobaties linguistiques et stylistiques.

311

On peut observer des progrès analogues, moins rapides et moins spectaculaires peut-être, dans l'essai, l'histoire et le journalisme. Toutefois, dans ce dernier genre, la langue n'obéit pas à des normes très rigides; excellente chez certains journalistes, elle manifeste chez quelques autres des faiblesses attribuables à l'ignorance, chez d'autres encore des libertés voulues. Le champ du journalisme se prête bien, en effet, à l'invasion plus ou moins discrète de la langue familière, voire populaire, dont un petit groupe d'intellectuels se font les champions.

Mais c'est surtout au théâtre, qui a connu depuis vingt-cinq ans chez nous un essor sans précédent, que se livre l'assaut envahisseur de la langue populaire. Car le thème favori de nos dramaturges est la peinture du menu peuple ou de la petite bourgeoisie, et c'est là que se pose la question du langage. Or la langue populaire comporte chez nous des variétés et des niveaux dont la confusion entretient depuis quelques années une querelle qui est devenue, la presse aidant, un centre d'intérêt international et particulièrement, j'imagine, dans la francophonie. Aussi je crois répondre à l'attente de mes auditeurs en insistant quelque peu sur cette variété de canadien populaire, le « joual », puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Peut-être ce nom infâme (créé chez nous, hélas ! par une sorte de génie autodestructeur) est-il en partie responsable de la tempête linguistique qui s'est abattue sur nos bords, amplifiée sans doute par l'atmosphère inflammable et la pollution verbale qui répandent partout la terreur à notre époque à la fois grandiose, inquiétante et carnavalesque. « What's in a name », redirait Shakespeare, et peut-être ajouterait-il « Much ado about nothing »...

312

Il tombe sous le sens que le mot *joual* est une dérivation phonétique populaire techniquement régulière de *cheval*. On pourrait faire des dissertations savantes et abstruses sur l'origine, les diffractions sémiques et les résonances psychologiques de ce lexème, pour emprunter l'hexagonal scientifique dont se gargarisent certains linguistes contemporains. Traitons plus simplement cette chevaline question.

Disons tout bonnement que le *joual* représente chez nous la langue populaire vulgaire des quartiers défavorisés des grandes villes et de certaines régions fortement industrialisées, ou limitrophes d'aires anglophones, où règne un métissage compliqué de français archaïque, de français déformé et d'anglais abâtardi, le tout présenté sous une phonétique gélatineuse. C'est là que s'acharnent nos trois grands ennemis : la mollesse de l'articulation, l'indigence du vocabulaire, l'anglicisme sous toutes ses formes.

En somme, le *joual* est la couche inférieure et jargonante du langage populaire, qui compte plusieurs niveaux, répétons-le.

Pour ceux qui connaissent la littérature canadienne-française, il suffit de comparer le traitement de la langue populaire dans Gratien Gélinas, Marcel Dubé et Robert Choquette d'une part, et d'autre part Michel Tremblay dans « Françoise Desrochers, waitress » et son dernier roman « c't'à

ton tour, laura cadieux », pour distinguer au moins deux niveaux de la langue populaire, dont le second est le joul.

L'approximation de la géographie des dialectes ou des parlers en France même nous invite à la prudence. La dialectologie est d'ailleurs une science-guide, à mon avis, et non pas la science exhaustive d'une réalité aussi mouvante qu'un parler spontané dans un pays en pleine révolution sociolinguistique.

313

En continent américain, la migration accélérée de la population et le brassage des classes sociales décuplent la difficulté d'un tel repérage.

Il importe surtout de distinguer, dans le parler populaire canadien, le parler paysan (en voie de disparition) et le parler urbanisé, dont le joul, nous l'avons dit, constitue la couche inférieure, c'est-à-dire une très faible proportion de la population francophone.

Déjà, en 1947, je signalais cette distinction fondamentale dans mon ouvrage « Notre français sur le vif ». « Les paysans de lignée forment la vieille garde, bien entamée, hélas ! et toujours menacée par le mouvement de l'économie moderne. »

Car, l'urbanisation et l'industrialisation ont largement contribué à la pénétration de l'anglais chez nous, particulièrement chez les travailleurs, soumis à l'influence américaine, de l'extérieur, par l'importation du vocabulaire qui accompagne les machines et l'outillage, à l'influence anglophone, de l'intérieur, par la langue de travail. La prolétarianisation des paysans exerce une influence néfaste sur leur langage.

Une fois admis que le joul est une langue populaire particulière, appauvrie, métissée, déformée et socialement déchue, on se demande pourquoi des guerilleros (une mince minorité en somme) consacrent tant d'énergie au triomphe

de ce parler qui tend à devenir un jargon, plutôt qu'à la défense de la grande langue de civilisation que nous avons héritée par droit de naissance.

Nous voilà au cœur du problème : l'analyse des causes du conflit. Elles sont de plusieurs ordres.

1. Ambition de jeunes écrivains qui veulent s'imposer soit en faisant scandale, soit parce qu'ils ne possèdent pas le français normal.
2. Motifs socio-politiques : (a) mouvement général de libération dans le monde, (b) anti-bourgeoisisme d'un petit groupe de marxistes et de leurs disciples, (c) nationalisme étroit qui tient à isoler totalement notre groupe ethnique par une réaction démesurée contre le conformisme, la sujétion linguistique et l'internationalisme.
3. Engouement pour la civilisation de l'action contre l'humanisme philosophique ou littéraire.
4. Réaction contre l'impérialisme des puristes et des dogmatistes du langage, dont l'intransigeance et le mépris pour ceux qui enfreignaient leurs ukases ont suscité une réaction violente et un besoin d'affranchissement.
5. Chez les plus sincères, souci d'authenticité linguistique.

Il est vrai que la langue première, la langue maternelle au sens strict du mot est en quelque sorte biologique, intégrée à notre sensibilité, à notre chair et à notre sang si je puis dire, à notre milieu, à notre première vision du monde. Il est vrai que l'apprentissage du français normal pour un francophone initié à une variété de français populaire distante de la norme est plus difficile que l'apprentissage d'une langue étrangère.

Mais il est vrai aussi, répondrons-nous, que les grandes civilisations n'auraient pu exister sans l'élaboration des

grandes langues de culture, non plus que les sciences n'auraient pu se constituer sans la création des langues scientifiques.

Les partisans du joul soutiennent que seul le joul peut exprimer intégralement l'individu dont c'est la langue maternelle.

Mais l'individu peut évoluer aussi : pensée, sensibilité, connaissance, et cette évolution entraîne nécessairement celle des moyens d'expression.

315

Il est curieux de constater toutefois qu'au moment où beaucoup de jeunes intellectuels québécois veulent faire basculer l'histoire vers le néant et prétendent recréer le monde, beaucoup de jeunes intellectuels russes tentent de récupérer les traditions et l'histoire et la culture de leur pays, particulièrement (O hérésie !) la culture de l'époque tsariste.

Conclusions

Le premier reproche à faire aux militants du joul, c'est la confusion des idées : confusion du joul avec tous les niveaux de la langue populaire.

N'insistons pas sur le battage exhibitionniste qui tend à faire croire aux esprits non avertis que le joul est la langue commune du Canada français. Je n'ai pas à dire ici que voilà une erreur grossière et ridicule.

Certains pensent exorciser le joul en le qualifiant « québécois ». Rien de plus pernicieux que cette seconde confusion. La connotation péjorative de l'appellation *joul* passera par glissement au terme *québécois*. Pourquoi « le québécois » ? Si l'on veut désigner par ce nom la langue commune du Canada français ou du Québec, on commet une impropriété. Techniquement, le français commun du Canada et le français de France sont une même langue. Le français de France com-

porte des variantes internes, le français international comporte des variantes externes, plus ou moins importantes selon les pays de la francophonie.

316 On peut voir dans la querelle du joul soit une tragédie, une tentative d'éliminer le français, soit le rejet d'une norme trop étroite et trop impérative du français international, soit un effort de libération de l'expression populaire, soit une réaction, compréhensible d'ailleurs, contre le mépris que certains professent pour le parler canadien, mépris que les défenseurs du joul entretiennent eux-mêmes par leurs exagérations, soit une crise d'adolescence violente après une enfance malheureuse, soit un canular monté par des esprits gamins en mal de publicité.

Mais, dans notre monde paradoxal, à quelque chose malheur est bon. Il est bon sans doute que les « maîtres de la langue », comme disait Ferdinand Brunot, pratiquent un peu moins l'*élitisme* (comme on dit aujourd'hui...) et permettent à « la parlure la plus délitable » de s'ébaudir quelquefois à tondre dans le pré de ses rejetons quelques substantifiques brindilles.

Car le langage populaire, comme le langage enfantin, est plein de charme et de fraîcheur malgré sa gaucherie.

Quant au joul, ce paria, que la misère et la souffrance rendent souvent méchant, calmons ses ardeurs, écoutons ses hennissements plaintifs ou rageurs, mais n'en parlons pas trop.

Il ne faut quand même pas que ce gamin mal embouché nous empêche d'entendre le français qu'on parle de mieux en mieux au Canada.

S'il y a menace de recul dans certaines professions qui tendent à se commercialiser, quel progrès en général, que

notre complexe de vaincus autodestructeurs et les clameurs des défaitistes nous empêchent de voir.

Il suffit d'écouter les annonceurs et les reporters de Radio-Canada (dont je parle à titre de linguiste, puisque Radio-Canada, ce n'est pas moi) il suffit d'écouter la voix de cette institution de la parole, pour constater que le verbe de France n'a rien perdu de sa qualité en Nouvelle-France.

Évidemment, il s'agit là d'un groupe exemplaire. Mais précisément, la radio et la télévision nous fournissent des échantillons de langage en général. Chaque jour, elles nous font entendre des sujets parlants de toutes les classes sociales: hommes politiques, hommes d'affaires, hommes de profession, sportifs, hommes de la rue. L'ensemble est généralement fort présentable et souvent excellent. Si l'on compare la qualité de la langue parlée il y a vingt ou vingt-cinq ans à celle d'aujourd'hui (ce que nous pouvons faire grâce aux archives de la parole), on constate un progrès parfois étonnant dans l'élite et la classe moyenne. (Nous avons déjà assez parlé de la langue populaire.) Pour ne citer que deux catégories, les sportifs et les hommes politiques d'il y a vingt ans sont loin de soutenir la comparaison avec ceux d'aujourd'hui. 317

Un phénomène frappe l'observateur attentif. Les Canadiens qui parlent bien parlent, en général, mieux qu'autrefois. Ceux qui parlent mal le font très souvent volontairement. Ainsi se confirme encore une fois le paradoxe de la condition humaine. Les progrès que nous avons accomplis dans la connaissance ont réduit l'empire du péché d'ignorance; ils ont malheureusement suscité le péché contre l'esprit.

Il est bien vrai que l'homme est un être de contradiction.